

Symphilosophie

Revue internationale de philosophie romantique

Friedrich Daniel Ernst Schleiermacher, *Herméneutique. Pour une logique du discours individuel*, Présentation, traduction et notes par Christian Berner, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2021, 286 p. ISBN 978-2-7574-3237-2

Ce livre a un premier mérite, qui est de taille : Christian Berner y propose en effet, de tous les textes de Schleiermacher touchant l'herméneutique, une traduction française qui prend en compte les avancées de l'édition critique d'un certain nombre de manuscrits dans le tome IV de la 2^e section de la *Kritische Gesamtausgabe (Vorlesungen zur Hermeneutik und Kritik, hrsg. von W. Virmond unter Mitwirkung von H. Patsch, Berlin/New York, De Gruyter, 2012)*. Ainsi qu'il le précise dans sa présentation (p. 27), cette nouvelle traduction vient remplacer celle qu'il a lui-même donnée de l'herméneutique de Schleiermacher il y a plus de trente ans sous le même titre (*Herméneutique. Pour une logique du discours individuel*, éd. du Cerf, Paris, 1989). Outre qu'elle tire profit des améliorations de certains manuscrits que l'édition critique apporte effectivement grâce à un déchiffrement et à des corrections qui les rendent plus lisibles, cette nouvelle traduction comporte un texte supplémentaire, un manuscrit sur la critique datant probablement de 1826 (p. 221 à 232).

Ce volume a, en outre, le mérite d'assortir les textes de Schleiermacher d'une excellente présentation. Christian Berner commence par retracer l'histoire de la réception philosophique de l'herméneutique de Schleiermacher (p. 12-19), avant de faire le point sur le sens et la place de son herméneutique dans l'ensemble de sa pensée (p. 20-27). Il fait ensuite état du statut de chaque texte (p. 27-33), avant d'en présenter l'essentiel du contenu ainsi que les apports, et de faire apparaître quelques évolutions (p. 33 à 51). En présentant ces textes dans l'ordre chronologique de leur probable rédaction, Christian Berner nous donne à voir la progressive constitution de l'herméneutique schleiermachiennne. De fait, comme il convient de le rappeler d'abord, c'est dans des manuscrits dispersés qu'on la trouve : notes de cours, notes marginales, ébauches de système, conférences ou discours. Voilà qui peut sembler, sinon contradictoire, du moins paradoxal de la part d'un auteur qu'on tient généralement pour le père fondateur de cette discipline. Mais comme le souligne Christian Berner dans

la 1^{re} partie de sa présentation, le paradoxe est plus apparent que véritable, tout dépendant qu'il est d'une certaine réception de son herméneutique, celle qu'a lancée Dilthey qui voit dans cette dernière l'acte de naissance de l'herméneutique philosophique (p. 12-14). En vérité, Schleiermacher n'a jamais fait de cette dernière une discipline majeure, et s'il l'a enseignée, c'est avant tout en vue d'interpréter les textes bibliques, et particulièrement néo-testamentaires. En même temps, et c'est là sans doute ce qui explique la légende diltheyenne, il aura eu l'audace de mettre sur le même plan les textes sacrés et les textes profanes, de ne pas réserver aux premiers un traitement différent du traitement des autres (texte II, p. 81) – d'où le fait qu'il se soit attaché à penser, au-delà de l'herméneutique spéciale des textes bibliques, l'herméneutique tout court c'est-à-dire « générale » (p. 82) : les règles de la première ne sont pas différentes de celles de la deuxième. C'est dans cette perspective que nous sommes invités à aborder l'ensemble de ces notes disparates : en toutes il est question d'une science certes « auxiliaire » (p. 21) mais qui n'en est pas moins en même temps générale avant d'être spéciale. Sa délimitation est donc un vaste chantier que déploient sous nos yeux ces manuscrits divers où leur auteur complète et ajuste son discours pour s'acquitter d'une tâche dont il mesure le fait qu'elle est « très difficile » : celle de délimiter ou « d'assigner son lieu » à ce qui « n'existe pas encore sous sa forme générale » (texte IV, § 1, p. 163). Tout l'enjeu de ces textes tourne autour de cette tâche : comment situer cette science dans l'édifice entier de la philosophie ? Si elle n'est pas majeure, elle mérite cependant une place non négligeable qu'il s'agit de cerner.

Derrière le caractère formel et fastidieux que revêt l'entreprise de délimitation, transparaît un ensemble de thèses intéressantes que fait bien ressortir le concepteur de ce volume dans la dernière partie de sa présentation.

Comme discipline « technique », l'herméneutique est une méthode et, en tant que telle, un art, précisément l'art de comprendre, sachant qu'interpréter est bel et bien comprendre et non pas divaguer, projeter, forcer le sens des textes. Comme toute pratique, elle a des règles, et comme telle, elle requiert une certaine intelligence pratique, ou la capacité d'accommoder chaque règle aux singularités. Comparée aux deux autres disciplines techniques que sont la politique et la pédagogie, elle a ceci de propre qu'elle les rend praticables, rendant pleinement possible la réalisation effective de l'esprit, la concrétisation de ses principes éthiques. En cela, Schleiermacher a pris toute la mesure de l'importance du langage – ce qui se voit encore au rapport essentiel qui unit, selon lui, l'art de comprendre (l'herméneutique) à l'art de discourir (la rhétorique) et à l'art de penser (la dialectique) : le

schéma [pensée → discours ou pensée manifeste → interprétation ou pensée parvenue à la conscience] montre, certes, la dépendance de la rhétorique et de l'herméneutique par rapport à la dialectique, mais aussi bien la dépendance inverse de « tout devenir du savoir » philosophique par rapport au discours et au fait de le comprendre (texte IV, § 3 et 4, p. 164).

À lire Christian Berner, le lecteur est d'ailleurs alerté sur le fait d'une tendance à vrai dire générale de Schleiermacher à imbriquer les actes ou les opérations : ainsi de l'herméneutique et de la dialectique (p. 26), mais c'est le cas aussi de l'herméneutique dans son rapport à la critique philologique (p. 21 ; IV, Introduction, § 4, p. 164), tout comme dans son rapport à la rhétorique (p. 41). Cette tendance se retrouve au cœur de l'herméneutique qui, pour Schleiermacher, est en réalité une pratique composée. Dans ses toutes premières notes (I, p. 59), s'il distingue en effet la compréhension de l'universel c'est-à-dire de la langue (« de ce qui est commun à l'écrivain et au lecteur ») et la compréhension du particulier, c'est-à-dire de la pensée de l'auteur qui se coule dans la langue (« de ce qui est propre à l'écrivain en le reconstruisant [en tant que lecteur] »), c'est pour les juger inséparables. Même chose dans les notes de cours de 1819 (IV, *Herméneutique*, § 6, p. 165). Complémentaires, elles le sont pour autant qu'aucune d'elles « ne peut être achevée pour elle-même » (II, p. 82) : chacune « présuppose » l'autre (p. 83), « on ne peut pas comprendre une chose dite sans comprendre ce qui est le plus général, mais pas non plus [sans comprendre ce qui est] le plus personnel et le plus particulier » (I, p. 63). C'est ce que Christian Berner ne manque pas d'indiquer dans sa présentation (p. 35, p. 40, p. 43, etc.), parlant de « cercle herméneutique » pour désigner « l'interaction des divers aspects de l'interprétation » et souligner qu'elle est « multiple et s'élève en spirale vers la généralité » ; si l'on ne peut comprendre le mot qu'à partir de la proposition, celle-ci qu'à partir du discours, sa singularité qu'à partir de la langue, le détail à partir du tout, l'inverse est aussi vrai (p. 47-48). À cet égard, on pourrait se demander jusqu'à quel point Schleiermacher n'a pas retenu quelque chose de la veine romantique de ses *Discours sur la religion* (1799), d'après laquelle le tout miroite dans ses parties (voir IV, 1^{re} partie, § 4, p. 186 sq. sur le lien organique / mécanique).

Christian Berner appelle, en outre, l'attention sur des changements de lexique, et en particulier touchant l'opération de compréhension de ce qu'il y a de particulier : Schleiermacher la qualifie tantôt de compréhension « technique » – c'est, notamment, le cas dans la première ébauche « systématique » de 1805 (II, p. 82) –, tantôt de compréhension « psychologique », pendant que l'autre opération, celle de la compréhension de l'universel, est toujours qualifiée de « grammaticale ». Christian Berner

montre également que Schleiermacher affine progressivement ses analyses, en distinguant au sein des deux opérations, une approche « quantitative » où l'herméneute s'attache à mesurer l'exactitude des termes, et une approche « qualitative » où il s'attache plutôt au ton, à la manière (p. 37, p. 39). De texte en texte, les contours se précisent, des dimensions nouvelles émergent : ainsi du « style » dès la première ébauche ; ainsi des « deux méthodes permettant de reconnaître la singularité » du style, l'intuitive ou la divinatoire et la comparative ou discursive, que l'on trouve distinguées dans les notes de cours de 1809-1810 et celles de 1819 (p. 40, p. 43-44) ; ainsi de la « décision « séminale » qu'il s'agit de chercher pour saisir l'unité du discours dans ce qu'il a de singulier, de propre à un auteur (p. 43 ; V, p. 218).

J'ajouterai, pour finir, qu'à l'arrière-plan de tous ces textes, et tel un palimpseste, Schleiermacher propose une théorie de l'erreur et de la non-compréhension, laquelle affleure à de nombreuses reprises (I, p. 56 ; II, p. 82-84 ; III, p. 119 ; IV 172).

On pourra regretter que ne soit indiqué aucun vocable allemand tant dans le texte traduit que dans sa présentation ; on regrettera, en outre, l'absence en fin de volume d'une bibliographie. Mais parce que ces deux manques sont très certainement dus aux normes éditoriales de la collection où est paru ce livre, on n'en fera pas reproche à l'auteur du volume, spécialiste reconnu de la pensée de Schleiermacher : on se réjouira plutôt du fait qu'il ait mis toute sa science au service d'une version française de tous ces textes épars en fonction des derniers apports de l'édition allemande.

Alexandra Roux
Département de Philosophie
Université de Poitiers